

CONSTELLATION CENDRARS - SEMINAIRE 2026-2027

Blaise Cendrars
au prisme du vivant

INHA 2, rue Vivienne – 75002 Paris

17h-19h

Salle Benjamin

10 avril 2026

Émilie Frémond

Voyages en Amériques: perspectives écocritiques

Un journal, un recueil de poèmes (le dernier), un roman sur le point d'éclorre (le premier), tel est le butin que rapporte le voyageur à son retour de New York et de Sao Paulo en 1912 et 1924. Voyage Lindau-New York à bord du *Birma* en 1911 et retour, voyage Le Havre-Santos à bord du *Formose* en 1924 et retour. À travers ces deux traversées, rapportées l'une dans *Mon voyage en Amérique*, l'autre dans *Feuilles de route*, se donne à lire un mouvement de balancier qui entraîne le poète d'avant-garde à fuir la vieille Europe vers une Amérique magnétique et à éprouver ce faisant modèles esthétiques, formes poétiques et développements économiques.

Le mythe de l'aventure et celui de la conquête qui animent l'œuvre cendrarsienne — en particulier lorsqu'elle prend pour toile de fond l'Amérique des pionniers ou le Brésil des fazendas et des ports, suscitent aujourd'hui le soupçon, à l'heure où l'écocritique et les études postcoloniales considèrent l'exploitation des ressources naturelles et l'exploitation des hommes comme le produit d'un double impérialisme (politique et écologique) que la littérature, comme le cinéma, ont largement contribué à héroïser. Le rapport à la nature (alternativement conçue comme lieu, espace, spectacle, force ou comme réservoir) est cependant loin d'être uniforme dans l'œuvre de Cendrars.

Comment concilier le dandy désabusé qui ne s'intéresse à la nature qu'à proportion des tableaux ou des morceaux de musique qu'elle peut lui donner, le zélateur de l'industrie humaine qui avoue à son arrivée au Brésil être surtout « frappé par la beauté immuable de l'activité humaine », le chantre de la monoculture, l'ami des banquiers et des producteurs de café, le chroniqueur du capitalisme sauvage d'un côté, avec le poète attentif au vivant, séduit par la forêt vierge, conscient des limites de la croissance et de plus en plus critique devant « la grande industrie moderne qui demande des produits des matières premières des plantes des animaux à broyer à triturer à transformer » (*Des hommes sont venus*)? En relisant *Mon voyage en Amérique*, *Feuilles de route* et *L'Or* au prisme de l'écocritique, nous nous proposons d'étudier les différentes manières dont se nouent la relation entre le sujet et son environnement et ce, jusque dans la syntaxe, pour montrer combien le rythme traduit ce que le discours bien souvent esquive.

Maîtresse de conférences à l'Université Sorbonne Nouvelle, Émilie Frémond est spécialiste de poésie moderne et contemporaine. Une grande partie de ses travaux porte sur le surréalisme auquel elle a notamment consacré sa thèse, publiée en deux tomes chez Classiques Garnier et intitulée *Le Surréalisme au grand air. Ecrire la nature/ Penser la nature*. Luttant contre une idée bien

ancrée dans l'historiographie du mouvement, celui d'un groupe urbain coupé du monde, révolutionnaires sans révolution, dandys drogués au merveilleux et branchés sur leur seul inconscient, ce travail a permis de réinscrire le surréalisme dans une véritable relation au monde qui passe aussi bien par la critique du marxisme, des fausses idéologies progressistes, la célébration des cultures extra-européennes que par un engagement qui préfigure l'activisme des groupes écologistes radicaux. Elle a d'ailleurs consacré en 2022 un long article à l'œuvre d'Annie Le Brun comme l'incarnation de cette « écologie passionnelle », article paru dans un numéro de la revue *ELFE XX-XXI* coordonnée par Olivier Penot-Lacassagne et intitulé « Ruptures écocritiques à l'avant-garde ».

Elle prépare actuellement une HDR consacrée aux résurgences de l'histoire naturelle dans les catalogues, inventaires, atlas ou encyclopédies qui décrivent la diversité du monde naturel et interrogent les savoirs hérités, les partages et les connexions entre la poésie, l'art et la science.